

# PORTRAIT WARREN ZAVATTA



## EN 6 DATES

**26 mars 1968** Naissance  
**1986** Décide de quitter le cirque familial Zavatta-fils. Départ pour New York.  
**1995** Départ pour l'Australie.  
**1996** Fréquente une école de clown à Moscou.  
**Été 2008** Joue au Festival d'Avignon.  
**Février 2009** Première représentation à Paris.

Le très intense petit-fils d'Achille Zavatta trouve sa voie dans un one-man-show qui étrille l'histoire familiale.

## Vive le hors-piste

Par **GRÉGOIRE BISEAU**  
 Photo **REMY ARTIGES**

Le cirque est toujours une affaire de famille. Alors quand vous vous appelez Warren Zavatta, petit-fils d'Achille et descendant d'une dynastie italienne de clowns, vous n'avez pas le choix : enfiler votre nez rouge pour une vie de tours de piste ou fuir le chapiteau à jamais. La famille du cirque ne tolère pas l'intermittence. On est dehors ou dedans. Mais jamais à côté. Warren, lui, est né en caravane. A 5 ans, il fait son premier numéro. A 12, il découpe chaque soir sa petite sœur en deux à l'aide d'une scie. A 15, il est Monsieur Loyal dans le cirque créé par ses parents, son oncle et sa tante. Et à 18, il décide de fiche le camp. Une fois pour toutes. Suivent alors vingt années écartelées par cet amour-haine du cirque. Aujourd'hui, Warren Zavatta a trouvé son numéro. Avec sa belle gueule de tueur à gages, son mètre quatre-vingt-douze et ses épaules de déménageur, il a attendu ses 40 ans pour savoir quoi faire de son nom, de ses talents et de la figure d'Achille. Depuis un an, il se raconte dans un spectacle jubilatoire où il règle ses comptes avec la grande tradition de la piste aux étoiles et l'image de son grand-père. Est-ce toujours du cirque ? Un one-man-show ? Déjà du théâtre ? On ne sait pas trop. En tout cas, sa psy a vu le spectacle et a beaucoup ri. Comme si la vie de Warren était là, ligotée sur un divan.

On a composé son numéro de téléphone et on est tombé sur ça : «*Bonsoir, vous êtes bien dans la ménagerie de Warren Zavatta.*» On a laissé un message en expliquant qu'on souhaiterait le rencontrer pour faire son portrait. Et quelques heures plus tard, réponse sur notre boîte vocale : «*Salut c'est Warren. Ouaaaah, alors là c'est un vrai rêve de gosse qui se réalise, pour moi c'est comme faire l'Olympia.*» On s'est demandé s'il n'était pas gentiment en train de se payer notre gueule. On avait tort. Le jour de notre rencontre, on comprend vite que le petit-fils d'Achille Zavatta est du genre à mettre sa tripaille

sur la table, sans filet ni maquillage. A vif. Comme si son intimité était maintenant immunisée, à force d'être racontée tous les soirs sous les projecteurs.

«*A ma naissance, mon père rêvait d'avoir des siamois, car c'est ce qui vaut le plus cher au cirque.*» C'est quasiment par ces mots que commence son spectacle. Mais du père, Willie, il n'en est finalement pas beaucoup question. En revanche, la figure, la référence, la cible... c'est Achille. Celui sans qui rien n'aurait été. Ni toute cette souffrance rentrée, ni cette envie d'en découdre. «*On n'a jamais cessé de me répéter que mon grand-père était quelqu'un d'extraordinaire*», rigole Warren. Pour les enfants de la France des Trente Glorieuses, sûrement. Mais pas pour lui. «*Avec quelqu'un comme ça, on en chie toute sa vie*», dit-il. La liste des reproches est sans fin. Du jour au lendemain, Achille abandonne sa première femme et ses trois enfants (donc son père) pour ne jamais plus les revoir, ou presque. Et quand ces derniers décident dans les années 70 de créer leur propre cirque, Zavatta fils, il les attaque en justice. Une bataille qui durera des années et se soldera par un trait d'union entre Zavatta et fils. Entre-temps, le grand-père se lance dans une politique de franchise à tout-va, qui aboutira à du grand n'importe quoi. Encore aujourd'hui, une cinquantaine de cirques labellisés «Zavatta» parcourent la France. Du bon comme du très mauvais. «*C'est désolant. Parfois je découvre des mecs qui se font appeler Steve ou Ricardo Zavatta, alors qu'ils n'ont aucun lien avec la famille.*» Rien dans la vie privée de son grand-père ne trouve grâce à ses yeux. Y compris son suicide, quand malade Achille choisit de se tirer une balle de fusil dans la tête, devant son pavillon et sous les yeux de sa femme (sa troisième) et de son dernier fils. «*Il aurait pu s'éloigner de 200 mètres. Aller faire ça dans les bois. Ça me paraît la moindre des choses.*» Sa revanche ? Quand son père, son oncle et sa tante viennent voir son spectacle au théâtre Trévise à Paris. A la fin, ils se sont levés tous les trois, comme un seul homme. «*C'est un moment que je n'oublierais jamais. Ils ont trop souffert de tout ça.*» A la sortie, son père

ne dira rien. «*Comme d'habitude*», précise Warren. Mais sa sœur Katia en est convaincue : «*Ce spectacle fait du bien à toute la famille. Ça dit tout haut ce que chacun pensait tout bas depuis trop longtemps.*» Achille était devenu, au sein de la famille, une poupée vaudoue que l'on pique avec les aiguilles du ressentiment et du manque. Warren : «*Mais je ne suis pas rancunier. J'arrive quand même à lui rendre hommage.*»

Avant d'en arriver là, Warren Zavatta s'est cherché et souvent perdu. A 18 ans, il part à New York, faire serveur dans un restaurant où il chante les menus en français. S'enfuit une année en Australie où il rencontre sa femme, Maia. Puis décide de partir pour de bon à Moscou, dans une école de clown. Après cinq mois, il abandonne. «*Trop dur.*» Rentre finalement à Paris et s'inscrit à un cours de théâtre. Le soir, il rode une ébauche de one-man-show dans des cabarets. «*Tous les jours, il me répétait qu'il voulait raconter son histoire*», se souvient l'acteur Julien Boisselier, à l'époque son colocataire. Warren loue un hangar non chauffé à Aubervilliers, achète une roulotte pour décor et embarque son copain à la mise en scène. Après cinq mois de travail, et à trois semaines de la première, le duo s'accorde pour dire que «*le spectacle ne fonctionne pas*». Convaincu qu'il ne remontera plus jamais sur une scène, Warren embarque sa femme (à l'époque responsable de communication chez Peugeot) et sa fille (il en a deux maintenant) en Australie.

A son retour, il reprend son ouvrage et le présente en septembre 2007 dans un minuscule café-théâtre. Et là, miracle, ça prend. Immédiatement. Après 170 dates en France dans des salles pleines à craquer, Warren Zavatta est courtisé par tous les producteurs de la profession. Aujourd'hui, il vient de signer dans l'écurie de comiques montée par Dany Boon, travaille à l'enregistrement d'un disque et rêve de théâtre classique. Mais avec le succès, le début de la reconnaissance et l'argent qui arrive (environ 5 000 euros par mois), il n'est pas pour autant lancé sur les rails de l'épanouissement. Ce serait trop facile. Il doit faire avec ses réflexes autodestructeurs. Ceux qui peuvent le mener très loin au petit matin. Il y a quelques années, il s'est plusieurs fois retrouvé, après des nuits de fêtes, la tête dans le caniveau avec le regretté Farid Chopel. «*On s'est même mis des poings dans la gueule*», rigole-t-il. Après notre entrevue, il laissera ce message : «*Je ne sais plus où j'ai garé mon scooter. Hier soir, j'ai enfilé trois bars de suite. Est-ce que c'est possible de faire passer une petite annonce dans Libé pour le retrouver ?*» Le lendemain, un SMS nous avertissait qu'il avait remis la main dessus. La bête est reconnaissable entre mille : striée de noir et blanc, comme un zèbre. Evidemment. ◆